

XYZ. La revue de la nouvelle

Geneviève Boudreau : *Les vies sont des fables qu'on peut raconter*

Jean-Paul Beaumier



Number 146, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95676ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beaumier, J.-P. (2021). Geneviève Boudreau : *Les vies sont des fables qu'on peut raconter*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 79–85.

Geneviève Boudreau : *Les vies sont des fables qu'on peut raconter*

Jean-Paul Beaumier

NOUS NOUS SOMMES RENCONTRÉS une première fois au Salon du livre de Québec, au printemps 2019, alors qu'il était encore possible de croiser des auteurs et des lecteurs dans les allées bondées de visiteurs, démasqués et heureux d'aller à la rencontre des écrivains. Je venais de terminer la lecture de son premier recueil de nouvelles, *La vie au-dehors*, et je tenais à lui dire à quel point je l'avais aimé, par sa parfaite maîtrise autant du genre que de l'écriture elle-même, ce qu'est venu confirmer le prix Adrienne-Choquette qui lui a été remis cette même année. Quelques paroles brièvement échangées au milieu d'une foule bruyante, entrecoupées par le va-et-vient des visiteurs qui, parfois, s'arrêtent et portent un regard rapide aux titres des livres, parcourant ce que l'éditeur a cru bon d'inscrire en quatrième de couverture pour piquer leur curiosité : *Une tortue à carapace percée qu'on promène comme un chien. Un adolescent résigné à abattre un animal prisonnier d'un piège. Un chat adoré disparu dans des circonstances louches...* avant de reposer le livre devant l'auteure qui s'efforce en retour de leur sourire timidement.

L'apparente timidité que l'on ressent au premier abord chez Geneviève Boudreau témoigne davantage d'une certaine réserve et d'une grande sensibilité, qui teinte par ailleurs ses textes, ainsi que d'un sens aigu de l'observation. À défaut de poursuivre une conversation dans un lieu qui ne s'y prêtait guère, j'avais alors souhaité pouvoir m'entretenir plus longuement avec elle pour échanger sur sa pratique d'écriture, sur les thèmes qui l'interpellent, les rapports 79

entre poésie et nouvelle dans sa démarche d'écrivaine, les auteurs qui nourrissent son imaginaire, et autres sujets qui s'inviteraient dans le cours de notre entretien qui se déroulerait, cette fois, par écran interposé.

« Nouvelle orientation littéraire ? »

Je risque d'emblée la question, non pour écarter de l'entretien sa pratique de la poésie, ni pour suggérer qu'il puisse s'agir d'un accident de parcours, mais pour vérifier en quelque sorte ma propre intuition. À la lecture de ses recueils de poésie, particulièrement les deux premiers¹, j'avais été frappé par la forme narrative de ses poèmes, en constant équilibre entre prose et vers rimés. Attentive aux éléments du paysage, à la courbe du temps, adoptant tantôt la posture de l'attente et du recueillement, tantôt celle de l'abandon, la poète se montre sensible à ce que l'on peut perdre, à ce qui peut à tout moment disparaître. Mais il ne s'agit peut-être pas tant d'une nouvelle orientation que d'une évolution naturelle, un glissement formel qu'appelaient justement les sujets traités.

« Les thèmes abordés dans *La vie au-dehors* ont entraîné un tournant narratif », acquiesce Geneviève Boudreau. « Les histoires que l'on me racontait sur le monde agricole m'ont marquée, et la nouvelle s'est imposée pour en rendre compte. »

Geneviève Boudreau, qui avait jusque-là publié quatre recueils de poésie, n'en était toutefois pas à ses premières armes avec la nouvelle. À deux reprises, ses textes ont été retenus dans le cadre du Prix de la création Radio-Canada, l'une de ses nouvelles figurant même au nombre des finalistes en 2017. Tout au long de l'entretien, au fur et à mesure que seront évoquées les nouvelles du recueil, le tournant narratif auquel elle fait allusion se précisera, comme s'il s'agissait d'une évidence qui ne demandait qu'à s'affirmer. Déjà, dans *Le regard est une longue montée*, le lecteur pouvait pressentir, entrevoir les bases d'un projet narratif en jachère qui attendait son heure pour être exploité : « Les

1. *Acquiescer au désordre*, l'Hexagone, 2012, et *Le regard est une longue montée*, l'Hexagone, 2015.

enfants partagent leur histoire. Espoirs maigres. Féconds. Le fils qu'on a voulu, celui que son père croise et ne reconnaît pas, celui qu'on sauve. Ils articulent des villages, des routes. *Atanukan*. Conçoivent que les vies sont des fables qu'ils peuvent raconter, écrire. Peut-être raturer². »

Le cadre dans lequel se déploient les nouvelles de *La vie au-dehors*, celui du monde agricole, est pour le moins inhabituel dans la production littéraire québécoise des dernières années. Le milieu agricole est ici célébré non pour l'image édulcorée à laquelle il a longtemps été associé, en opposition à la vie urbaine, théâtre habituel des drames humains en littérature, mais pour les histoires qui s'y déroulent, les anecdotes rapportées et consignées parfois dans des bulletins régionaux. «Étrangère au monde rural, j'ai découvert un univers qui m'était jusque-là inconnu. Et c'est au contact de ce monde que s'est opéré un tournant narratif.» Son conjoint et sa belle-famille, qui exploite une ferme, auront joué un rôle déterminant à cet égard. «Je me suis mise à collecter les anecdotes et les histoires qu'ils me racontaient, poursuit-elle, à me documenter, à parfaire mes connaissances techniques sur un monde beaucoup plus complexe et riche qu'il n'y paraît à première vue.»

Et elle a raison : ce monde est d'une incroyable richesse. Au-delà de l'anecdote elle-même, du drame qui parfois se joue à l'abri des regards, l'impression qu'elle en retire, l'image, parfois forte, qu'elle en garde une fois l'histoire racontée, devient source d'inspiration et moteur d'écriture. L'écrivaine entreprendra alors de donner une nouvelle forme à ces histoires en les remodelant en objet littéraire, faisant écho à ce que l'on percevait déjà dans sa poésie : «Je remonte patiemment nos histoires, retrace une à une les ruptures et file de nouveaux écheveaux à nos chagrins³. »

Le recueil est construit comme un album de photos à partir des anecdotes qui lui sont rapportées, et du regard

2. *Le regard est une longue montée*, p. 32.

3. *Le regard est une longue montée*, p. 75.

étranger, souligne-t-elle, qu'elle-même portait sur ces histoires, sur ces instantanés dont elle cherchait à percer à la fois le secret et le mystère qui parfois la bouleversaient. Elle a ainsi écrit près d'une cinquantaine d'histoires, glanées autant auprès de ses proches que dans les bulletins du monde agricole. Des histoires qui font parfois écho à une certaine dureté du monde rural, voire à une certaine cruauté, mais jamais cette dernière n'est inventée ni utilisée pour produire quelque effet. « La dureté de la vie à la campagne se révèle peut-être plus crûment à un regard neuf, de la même manière qu'en tout autre lieu dont les codes de vie ne nous sont pas familiers, elle peut soudainement nous être dévoilée dès lors qu'on y est sensible. »

S'il arrive qu'une scène nous heurte, l'écriture agit avant tout comme un baume, célébrant et mettant à nu la fragilité des protagonistes, comme dans cette nouvelle où une fille reproche à son père le comportement qu'il a adopté avec un cheval qui ne répond plus à ses attentes, à ses désirs : « Dans la pénombre relative de la grange, les yeux de la fille et de la bête unissent leur réprobation, revêtent un même noir sans reflet. Un noir où tu ne vois rien d'autre que toi-même. » Jamais la nouvelliste ne juge ses personnages ni ne les condamne ; elle cherche plutôt à mettre en lumière leur vulnérabilité, la noirceur qui les habite parfois et qu'ils ne parviennent pas toujours à percevoir pour s'en libérer. Aucun geste n'est ici gratuit ; chacun est plutôt minutieusement décortiqué pour mieux faire ressortir l'importance d'un détail, et incarner la charge émotionnelle qu'il porte. Comme dans cet autre texte, « La source », où un père entraîne son fils avec lui pour réparer le couvercle du socle qui recouvre l'embouchure d'une source : « Un fils doit suivre son père. » « La formule est tombée comme un arrêt. L'enfant n'a pas protesté, il a simplement enfilé ses chaussures en serrant très fort les lacets, les jointures blanches. » Il n'y avait rien à ajouter. L'image, concise, joue parfaitement son rôle : le lecteur participe à la scène, ressent tout l'inconfort de l'enfant devant son père. Là réside aussi la force d'écriture de Geneviève Boudreau : un

sens aigu de ce qui est essentiel au déroulement de l'histoire, au personnage, et de ce qui ne l'est pas.

« Le cadre géographique dans lequel se déploient mes nouvelles est déterminant pour le déroulement de l'histoire », poursuit Geneviève Boudreau au cours de notre entretien. Cet aspect revêtait déjà une grande importance dans sa poésie : « Consigner la singularité des lieux, écrit-elle dans *Le regard est une longue montée*. Partout une beauté discrète, infiniment exacte. Le tranchant d'une maison effondrée, un moignon de porte battant contre l'encoignure⁴. » Et il l'est tout autant pour les personnages qu'elle met en scène. « Je ne pourrais pas, ou difficilement, donner vie à un personnage sans au préalable connaître le milieu dans lequel il évolue. » Il n'est dès lors pas surprenant qu'elle ait senti le besoin d'intercaler, entre les anecdotes qui constituent le cœur des nouvelles de son recueil, six textes — intitulés « Portrait I, II, III », etc. — qui mettent avant tout en valeur le territoire ou des aspects de ce dernier, tantôt une grange, tantôt un boisé ou un prunier, et qui se démarquent par la force des métaphores. « Il n'y a nul déroulement narratif à proprement parler dans ces nouvelles, mais ces portraits servent de point d'ancrage au recueil », précise ici la nouvelliste.

Dans son recueil de poésie *Le regard est une longue montée*, cette dimension revêtait déjà la gravité qu'elle lui accorde : « Impossible de retirer un élément sans provoquer une perte. L'équilibre tient à ce peu⁵. » Plus loin, dans le même recueil : « Parfois, la terre prend la forme d'une tortue, sa carapace reflète la lumière⁶. » La même quête d'équilibre est en jeu dans sa poésie et ses nouvelles, cette forme qu'elle cherche à extraire de chaque anecdote, de chaque image pour en révéler la force d'évocation et la lumière.

Poésie et nouvelle, lui dis-je, partagent des liens étroits : le souci du détail, la brièveté, l'omission, la sobriété, les silences. Geneviève Boudreau acquiesce. « Sans oublier l'importance

4. *Le regard est une longue montée*, p. 65.

5. *Le regard est une longue montée*, p. 29.

6. *Le regard est une longue montée*, p. 78.

de retravailler un texte, ajoute-t-elle, l'exigence de dire beaucoup avec peu, la possibilité de questionner chaque mot. » Elle avoue soustraire beaucoup, travailler longuement, patiemment ses textes, travail qui lui plaît tout autant que la première écriture, alors que le texte n'est encore qu'un possible qui demande à prendre forme. Lorsque j'avance que la nouvelle, comme la poésie, s'écrit avec les retailles des choses, elle sourit, prend le temps de réfléchir à la formule⁷, avant d'acquiescer. « Le poème et la nouvelle, souligne-t-elle, sont beaucoup composés de gestes anodins qui nous permettent de ressentir, d'aller au cœur des choses. »

Au moment d'amorcer l'écriture d'une nouvelle, Geneviève Boudreau n'a pas de plan d'écriture. Elle préfère se laisser porter par l'énergie qui se déploie lorsqu'une image ou une anecdote, qu'elle s'efforce par la suite de peler pour en extraire l'image centrale, se présente. L'énergie de l'exploration, dira-t-elle. Mais elle insiste à nouveau sur l'importance du territoire, sur le besoin qu'elle a de visualiser l'espace dans lequel évoluera un personnage avant de lui donner vie. Cela peut sembler d'autant plus étonnant que, originaire des Îles-de-la-Madeleine, elle avoue : « Le paysage se résumait le plus souvent à son expression la plus simple : le bleu du ciel, le gris de la mer. » Le manque est parfois source de création.

Les amorces de ses nouvelles, comme les chutes et les dialogues, dénotent une fréquentation appliquée du genre. Si les premières s'imposent rapidement, les chutes peuvent rester ouvertes longtemps avant qu'elle ne trouve l'image juste qui vient clore le texte. « Pour les dialogues, la lecture de Raymond Carver m'a été d'une grande aide pour trouver le ton juste. » La leçon qu'elle en a tirée a porté fruit : jamais inutiles, jamais verbeux, les dialogues que l'on retrouve dans ses nouvelles donnent forme et vie aux personnages en ne retenant que l'essentiel. Geneviève Boudreau privilégie,

7. La formule, ou l'expression, est tirée d'un article d'Emmanuel Bouchard qui explorait justement les liens entre ces deux genres, fort justement intitulé : « Poésie et nouvelle : raisons communes », paru dans la revue *Québec français*, n° 156, hiver 2010, p. 42-45.

comme tout bon nouvelliste, la soustraction à l'addition. C'est là travail d'orfèvre, de patience qui ne la rebute nullement.

« L'image première, souligne Geneviève Boudreau, celle à laquelle je m'efforce de demeurer fidèle en cours d'écriture, est le prisme par lequel ma sensibilité s'exprime. » Alice Munro et Anne Hébert figurent parmi les auteures qui lui ont permis, pour reprendre ses mots, de forger sa sensibilité. « La première, bien que ses nouvelles soient beaucoup plus déployées que mes propres nouvelles, pour le mouvement qui sous-tend chacun de ses textes, comme s'ils étaient portés par une vague de fond ; la seconde, pour sa façon d'aborder des thèmes d'une grande dureté tout en sachant y insuffler douceur et bienveillance. » D'autres auteurs se gliseront dans le cours de notre entretien, dont Kenneth White, pour la révélation de lieux propres à accueillir le silence et, plus près d'elle, Dominique Fortier, Catherine Leroux, « pour la sensibilité à la lumière qui se dégage de leurs œuvres ». Je ne peux alors m'empêcher de lui rappeler la finale de son recueil, ce personnage scotché à un bar qui rêve à une vie meilleure tandis que l'attend, à l'extérieur, son fils dans la voiture : « Assis sur cette banquette, il laisse se taire les bruits du cœur et les mots des hommes, mais il n'aurait pas dit non à un peu plus de lumière⁸. »

Au moment où notre entretien s'apprête à prendre fin, comme si elle craignait d'avoir oublié l'essentiel, Geneviève Boudreau insiste à nouveau sur l'importance d'écrire à travers le prisme de son vécu, l'importance de la lenteur, du nécessaire repli sur soi pour être à l'écoute, disponible à ce qui peut se présenter. Elle travaille présentement à un projet qui, s'il n'a pas encore une forme définitive, emprunte au carnet sa liberté d'expression et de mouvement. « Un nouveau territoire s'y déploie, me dit-elle après un moment de silence, des personnages prennent forme, et je pourrais m'accorder la liberté d'y intercaler des poèmes, si le projet se montre accueillant à leur égard. »

Et l'on ne peut qu'espérer qu'il le soit.

8. *Le regard est une longue montée*, p. 162.